pièce de rapport? Il fallait donc non seulement atténuer l'invraisemblance de la fiction, mais aussi la rattacher par les liens les plus solides au reste de l'ouvrage, sans toutefois souligner *expressis verbis* une liaison dont l'art, tout en demeurant parlant, ne souffre pas l'affirmation directe. Macrobe déjà reconnaissait cette nécessité lorsqu'il comparait la technique de Cicéron à celle de Platon : *Ne uiros sapientia praecellentes (sc. Platonem et Ciceronem) nihil in inuestigatione ueri nisi diuinum sentire solitos, aliquid castigato operi adiecisse superfluum suspicemur* (*In Somn. Sc.* I, 1).

* * *

Ces relations démontrées, la parhélie s'interprète presque d'elle-même : le prodige n'est-il pas le signe visible d'une intervention divine dans les affaires humaines? Ne présage-t-il pas la fin prochaine de Scipion à laquelle le Songe fait une allusion discrète? Passant en revue les phénomènes qui traduisent une intervention divine — *Signa ostenduntur a diis rerum futurarum* — Cicéron, *De Nat. Deor.* II, 14, fait dire au stoïcien Balbus : *Cleanthes noster quattuor de causis dixit in animis hominum informatas deorum esse notiones... tertiam quae terret animos fulminibus... tum sole geminato, quod, ut e patre audiui Tuditano* et *Aquilio consulibus euenerat, quo quidem anno, P. Africanus, sol alter extinctus est, quibus exterriti homines uim quamdam esse caelestem et diuinam suspicati sunt.* Coïncidence fortuite ou jeu de mots sur le sens figuré de *sol*, comme *De Rep.* I, 19? Doctrine stoïcienne ou croyance populaire? Il importe plutôt de remarquer qu'au moment où, dans le Songe, Scipion fait entrevoir la possibilité ou l'imminence de sa mort, ce n'est pas sur une interprétation de la parhélie qu'il se fonde. L'inférence serait trop simpliste et le préjugé rationaliste est trop fortement ancré chez ses amis. Il a perçu une analogie, peut-être une identité, entre la situation politique actuelle et les circonstances qui, suivant la prédiction, peuvent signifier pour lui la mort (... *quasi praesagiret*, dira plus tard Laelius, *De Am.* 14) : *Nam cum* [*aetas tua*] *septenos octiens solis anfractus reditusque conuerterit, duoque hi numeri... summam tibi fatalem confecerint, in te unum atque in tuum nomen se tota conuertet ciuitas, te senatus, te omnes boni, te socii, te Latini intuebuntur, tu eris unus in quo*

nitatur ciuitatis salus, ac ne multa : dictator rem publicam constituas oportebit, si impias propinquorum manus effugeris (VI, 12). Le cri de terreur que pousse Laelius n'a donc rien que de naturel ; lui-même n'avait-il pas dit, en parlant de la mission de son ami : *Neque hunc qui unus potest, concitatis sociis et nomine Latino, foederibus uiolatis, triumuiris seditiosissimis aliquid cottidie noui molientibus, bonis uiris locupletibus his tam periculosis rebus subuenire patiuntur* (I, 31). Mais la psychologie du héros n'est pas moins bien motivée. Dès le début, nous l'avons trouvé en proie aux préoccupations *otiosiorem opera quam animo* (I, 14) ; nul doute que son âme ne soit sous l'emprise du songe à propos duquel il a si longtemps gardé le silence — *quod longo tempore se testatus est silentio condidisse* (Macr., *In Somn. Sc.*) — et dont la prophétie a jadis rempli son âme de terreur (VI, 14). Seulement, une révélation de cette importance devait être réservée pour la fin. Aucune atmosphère de catastrophe ne doit troubler la sérénité de la discussion ; aucune appréhension ne doit peser sur l'esprit des interlocuteurs. Voilà pourquoi la conclusion du dialogue préliminaire (I, 31-33) n'avait accordé aux éléments qui se déroulent dans l'Univers qu'une importance secondaire ; on s'était refusé à admettre qu'ils pussent avoir un rapport quelconque avec la vie de l'État : *Sunt alia liberiora et transfusa latius, quae uel ad usum uitae, uel etiam ad ipsam rem publicam conferre possumus... ego autem haec, quae uidentur ante oculos esse magis putem quaerenda* (I, 31) ; le phénomène de la parhélie, en particulier, avait été dépouillé de toute signification : *Quam ob rem, solem alterum ne metueritis ; aut enim nullus esse potest ; aut sit sane, ut uisus est, modo ne sit molestus ; aut scire istarum rerum nihil ; aut etiamsi maxime sciemus, nec meliores ob eam rem, nec beatiores esse possumus* (I, 32). Voilà pourquoi, avec une sérénité héroïque, Scipion réprime en lui le sentiment de sa mort ; aucun de ses amis ne se doute encore que c'est le testament spirituel du grand Romain qu'il va entendre.

* * *

Et pourtant, il est hors de doute que Cicéron a voulu suggérer un rapport entre le prodige et la mort du héros. Seulement, l'irrationnel ne s'explique pas en termes de logique et il faut considérer

le problème *sub specie aeternitatis*. Retournons avec l'auteur au début de l'histoire romaine. La figure de Romulus brille là d'un éclat exceptionnel. Tout d'abord il est vraisemblable que c'est par le fondateur de Rome qu'a commencé le catalogue des grands hommes dont la partie conservée du *prooemium* nous donne encore un fragment, bien court d'ailleurs, puisque leur nombre va croissant au fur et à mesure que nous nous éloignons du présent[1]. N'est-il pas l'exemple même du héros qui a satisfait entièrement aux exigences de la *uirtus*, cette *uirtus* qui promet l'immortalité et l'apothéose? Toute son œuvre s'exprime dans la formule qui clôt l'argumentation du *prooemium* : *ciuitatis aut condere nouas* (I, 12). Mais il reste une deuxième possibilité d'accéder à l'immortalité : *aut conseruare iam conditas*. Voilà la mission dont l'accomplissement incombe à Scipion ! Le couronnement de l'œuvre tout entière, n'est-ce pas la glorification du grand Africain?

Or, comment Romulus est-il mort? Sa disparition mystérieuse nous invite à croire qu'il a été directement admis dans l'au-delà. La preuve visible, c'est le prodige qui a accompagné cette mort : *Atque hac in re tanta inest ratio atque sollertia, ut... superioris solis defectiones reputatae sint usque ad illam, quae Nonis Quinctilibus fuit regnante Romulo; quibus quidem Romulum tenebris etiamsi natura ad humanum exitum abripuit, uirtus tamen in caelum dicitur sustulisse* (I, 25). L'affirmation est encore prudente, enveloppée de rationalisme : il s'agit en apparence d'un calcul astronomique[2]. L'explication naturelle est opposée à l'interprétation mystique. Mais d'ores et déjà, déployée au service de l'État, la *uirtus*, cette force qui nous pousse à agir (*necessitas*, I, 1), conduit à l'apothéose. Dans ce cas, il y a identité complète entre la formule théorique : I, 12 : *neque enim est ulla res in qua proprius ad deorum numen uirtus accedat humana*, et la réalité historique. Une fois de plus, dans la composition de l'ensemble, apparaît l'unité du *prooemium* et du dialogue préliminaire.

Or, voici que le thème revient, au cœur même du dialogue : *Ac*

1. Cf. *De Or.* I, 8 : *Iam uero consilio ac sapientia qui regere ac gubernare rem publicam possint, multi nostra, plures patrum atque etiam maiorum exstiterunt.*

2. Cicéron tire sans doute ce renseignement d'un traité astronomique de Sulpicius Gallus. Cf. Pline, *Nat. Hist.* II, 53. Gallus aurait expliqué l'éclipse de soleil de la bataille de Pydna, d'abord oralement, puis *composito uolumine*. Il aurait aussi calculé par récurrence la date de l'éclipse qui accompagna la mort de Romulus. Cf. aussi *De Senect.* 49 et *De Off.* I, 19 : in astrologia *C. Sulpicium audimus.*

Romulus... tantum est consecutus ut, cum subito sole obscurato non comparuisset, deorum in numero conlocatus putaretur, quam opinionem nemo umquam mortalis adsequi potuit sine eximia uirtutis gloria (II, 17)[1], et enfin, dans le *Somnium*, où la révélation ne permet plus aucun doute : *Nam(que) ut olim deficere sol hominibus extinguique uisus est, cum Romuli animus haec ipsa in templa penetrauit...* (VI, 24). Romulus a, comme fondateur d'État, porté sa *uirtus* à un si haut degré, il a atteint de façon si parfaite l'idéal humain, dont la nature a déposé l'instinct en nous, que son œuvre confine au divin. Ainsi le raisonnement est confirmé par la révélation. Pour la postérité, la mort de Scipion aura le même caractère : *Excessit e uita, ut ex tam alto dignitatis gradu ad superos uideatur deos potius quam ad inferos peruenisse* (*De Am.* 12)[2]. A deux moments décisifs, la divinité est intervenue de façon visible dans les affaires humaines. L'occasion n'était-elle pas belle de suggérer cette interprétation du prodige? Transfigurée par l'art, enveloppée par le mythe, la réalité historique[3] devient le substrat d'une conception spiritualiste de l'Univers qui est tout à fait dans la ligne des stoïciens.

* * *

Mais, alors, elle cesse d'être objective pour se mettre, chez Cicéron, au service du drame. Les circonstances et le jour de la mort de Scipion nous échapperont toujours. Même la date à laquelle est censé avoir eu lieu l'entretien *de Republica* se rattache à des données fort peu précises : *feriis latinis* (I, 14) — *quod erat hibernum tempus anni* (I, 18). Dans la version primitive, au contraire, l'entretien devait avoir lieu aux *nouemdiales feriae*, qui furent décrétées sous le consulat de Tuditanus et d'Aquilius[4]. Est-ce l'appari-

1. Cf. aussi *De Rep.* II, 20, et Horace, *Ep.* II, 1, 5.

2. *Deos* est séparé à dessein de *superos* : c'est une apposition explicative. Il faut se garder de suppléer *deos* après *inferos*. La phrase perdrait tout son sens.

3. Cicéron croit-il à la mort violente de Scipion? Il semble qu'il impute le meurtre aux partisans des Gracques. Cf. *Ad Quint. Fr.* II, 3, 3 ; *Ad Fam.* IX, 21, 3 ; *De Fato* 18 ; *Pro Mil.* 16. Or, sur la vie de Scipion, il y a, à Rome, toute une littérature (cf. Gellius, *Noct. Attic.* III, 41). La tradition du meurtre semble remonter à Fannius, adversaire acharné des Gracques.

4. Cf. *Ad Quint. Fr.* III, 5, 1 : *Nam iam duobus factis libris in quibus nouemdialibus iis feriis quae fuerunt Tuditano et Aquilio consulibus, sermo est a me institutus Africani paulo ante mortem.*

tion de la parhélie qui a donné lieu à ces *feriae* exceptionnelles[1]? Nous n'avons aucun témoignage pour l'expiation. Il est douteux que le phénomène ait été considéré comme prodige ou qu'une signification « officielle » y ait été attachée. Le problème demeure le même pour la version définitive de l'œuvre. Les *feriae* normales de l'année 129 ont eu lieu, comme d'habitude, entre janvier et mars, alors que souvent, pour des raisons moins sérieuses, la fête était reportée[2]. L'indication *hiberno tempore anni* concorde donc bien avec la première.

Ainsi Cicéron a délibérément renoncé à l'objectivité pour obtenir un effet dramatique plus intense. Placer l'entretien sous le signe d'un prodige de mauvais augure, officiellement reconnu, ce serait faire un véritable contresens du point de vue romain : comment les interlocuteurs pourraient-ils dès lors s'occuper d'autre chose ou même se réunir? Seul Scipion sait que l'explication scientifique proposée ne touche que l'apparence.

Si donc l'évocation de Romulus revient comme un leitmotiv, c'est qu'elle doit suggérer un rapprochement à faire. La loi de la *uirtus*, d'une part, la série des prodiges, de l'autre, sont comme les prémisses d'un raisonnement analogique dont la conclusion est omise, pour ce qui est de Scipion lui-même.

* * *

On peut dès lors mesurer tout le progrès qu'a fait l'art de Cicéron depuis le *De Oratore*. D'abord, la technique de la composition s'est assouplie et perfectionnée : une liaison plus étroite entre le *prooemium*, le dialogue préliminaire et l'entretien principal confère à l'ouvrage cette unité trop méconnue jusqu'à présent. Si l'art a perdu de ce pathétique facile — qui rehausse le troisième *prooemium* du *De Oratore* — il a gagné en vigueur dramatique. Et pourtant Cicéron a repris le même motif[3]. Crassus, lui aussi, meurt, sur le point d'assumer une mission capitale pour la conservation de Rome (III, 7). La vue prophétique qu'il partage au début avec

1: Pour les différentes *feriae*, cf. Macr., *Sat.* I, 16, 6, et Varron, *De Ling. Lat.* VI, 26.

2. Cf. Wülker, *Die geschichtliche Entwicklung des Prodigienwesens*, Diss. Leipz., 1903.

3. Cf. Schlottmann, *De arte dialogorum componendorum*, p. 64, note 1 : « Ceterum animaduertendum mihi uidetur, Ciceronem ter (*De Or.*, *De Rep.*, *De Senect.*) sermonem habitum finxisse paullo ante mortem unius e colloquentibus. Num Phaedonem imitatus? »

ses amis (I, 26) devient au troisième livre une intuition dont il garde le secret ; car, tandis qu'aux yeux de son entourage il semble se préparer à l'exposé théorique qui va suivre, c'est à la lutte réelle qu'il songe, celle qui va provoquer sa mort, lorsque le conflit politique annoncé au premier livre va éclater. Mais, tous ces événements, nous les apprenions en marge de l'entretien, sous forme de prologue ou d'oraison funèbre. Les voici intégrés dans l'action même, tissés dans sa trame. Toute intervention de l'auteur, toute solution de continuité — le livre VI n'a pas de *prooemium* — nuirait à l'unité de la fiction. En parlant de science, c'est encore et à leur insu, de la politique que font les interlocuteurs. Le dualisme de l'histoire et de la fiction qui dépare le *De Oratore* se résorbe dans l'Univers moral que nous présente le Songe.

L'acte de mourir change alors de sens : dans le *De Oratore*, il apparaît comme la conséquence normale d'une lutte qui met aux prises deux adversaires ; dans le *De Republica*, c'est un acte de soumission au destin, un sacrifice. La patrie peut exiger de nous notre vie pour assurer sa pérennité. Le *prooemium* qui développe cette thèse, n'est-ce pas l'interprétation donnée par l'auteur de ce qui se passe à l'arrière-plan du dialogue, des lois éternelles qui régissent notre existence? Avertis dès l'entretien préliminaire de cette manifestation visible du principe divin, rappelés à cette idée par le mythe de Romulus, nous sommes prêts à accepter la révélation que nous apporte le Songe. L'unité de l'État et du Cosmos, postulée dès le *prooemium*, rejetée, au début du dialogue, par suite de scrupules rationalistes, trouve enfin sa confirmation dans l'accomplissement entrevu de la destinée de Scipion. Si l'on envisage le drame comme une action, la tragédie, suivant la conception de l'antiquité, comme une image de la destinée humaine, on pourra peut-être exprimer par là toute la différence qui sépare les deux dialogues.

Dans le *De Oratore*, le conflit Crassus-Philippus n'oppose que deux forces politiques (I, 24). Sans doute l'intérêt dramatique y est savamment ménagé : coup de théâtre au deuxième acte, l'arrivée de Catulus et de César faisant croire au déchaînement du conflit latent ; point culminant au début du troisième acte : on attend le discours de Crassus auquel l'auteur attache une signification double : théorique et pratique ; enfin, catastrophe présen-

tée par anticipation, grâce à une rupture de la fiction scénique et dénouement dans cet épilogue que forme le troisième *prooemium*. Crassus meurt des conséquences de la lutte menée contre des puissances subversives, auxquelles, par son ultime intervention, soigneusement préparée au point de vue oratoire, il avait essayé de mettre un frein.

Scipion meurt pour accomplir la loi de son être, celle de la *uirtus*, celle d'une humanité d'élite ou plutôt il est élevé à un niveau supérieur de l'existence, privilège auquel a aspiré toute la lignée des héros qu'évoque le *prooemium*. La soumission à la Nécessité, n'est-ce pas la forme la plus haute du tragique? Et cette mort innocente lui donne une auréole de sainteté. Il l'envisage *leniter arridens* (VI, 12) et bien que, dès le début, il sache peut-être que cette perturbation de l'ordre cosmique n'est pas sans avoir de rapports avec la perturbation de l'ordre politique, il ne conteste pas l'interprétation rationaliste du surnaturel. Il a reconnu que tout est déterminé par une volonté supérieure [1] et désormais il pourra se soumettre avec une résignation sereine à ce pouvoir suprême, puisqu'il a la certitude que sa mission est achevée et que, même sans lui, l'existence de Rome sera sauve.

* * *

Cette composition si savante est-elle originale ou transpose-t-elle simplement l'œuvre grecque dont Cicéron ne cesse de se réclamer dans ses lettres? Sans doute, il y a des correspondances analogues, plus complexes peut-être entre le premier livre de la *Politeia* et la fin du dixième. Là aussi la discussion politique se trouve encadrée, mais par des considérations surtout morales : les opinions qui existent sur la justice. « Cet exposé des récompenses et des châtiments qui attendent l'homme dans une autre vie était indispensable comme pendant aux considérations émises par Céphale au début du prélude. Cette évocation des frayeurs de l'injuste et de l'espérance du juste n'annonce-t-elle pas de très loin la révélation du Pamphylien? » Diès [2], qui fait cette remarque, conclut : « Platon, tout au long de sa République, n'a prétendu traiter

1. Cicéron reconnaîtra de même : *De Diu.* II, 6 : *naturales esse quasdam conuersiones rerum publicarum.*

2. Édition des « Belles-Lettres » (Introduction).

que de politique, c'est-à-dire, d'après sa conception de la politique, de morale individuelle et sociale. Il ne pouvait donner un plus naturel et un plus noble horizon à cette morale, que celui de l'au-delà où la justice trouve son achèvement et ses récompenses suprêmes. Il fallait démontrer l'immortalité de l'âme par une preuve issue du cœur même de cette aspiration vers l'éternelle justice. » La fiction de Cicéron nous semble être à la fois plus naturelle et plus ingénieuse : plus naturelle parce qu'elle ne requiert pas l'intervention d'un personnage qui demeure étranger au dialogue ; plus ingénieuse, parce que l'esprit national romain y trouve son compte et que, rien n'étant laissé au hasard, par un dosage savant de rationalisme et de mysticisme, Cicéron ne choque jamais la vraisemblance, précaution capitale pour faire accepter son œuvre par une société qui ne se souciait guère de la vie future, mais se laissait encore impressionner par la religion des prodiges. Ainsi la philosophie et l'art dramatique forment dans l'œuvre cicéronienne une synthèse que n'a peut-être jamais connue le dialogue de Platon. Jamais les aspirations profondes de l'âme romaine n'ont été plus vivement perçues et touchées. Une fois de plus, il est permis de conclure à l'originalité de l'œuvre latine.

M. Ruch.

V

SALLUSTE ET TROGUE-POMPÉE

par M. Rambaud
Assistant à la Faculté des lettres de Lyon

Il serait plus facile de suivre le développement de l'historiographie romaine si l'œuvre de Trogue-Pompée n'avait pas disparu. Malheureusement, ces *Histoires Philippiques* dont l'ampleur devait égaler au moins l'œuvre complète de Salluste, ou ce qui est resté de Tite-Live, ont dû céder la place à l'abrégé d'un certain Justin. Voilà qui devrait fournir aux querelles contemporaines un argument de plus contre les « condensés ». Et pourtant, parmi les ou-

vrages historiques de la même période, ceux d'Asinius Pollion ou de Cremutius Cordus par exemple, l'antiquité, semble-t-il, accordait un prix particulier à celui de l'historien voconce. Dans une tradition qui va de Pline l'Ancien à saint Augustin, quelques jugements littéraires, épars, le garantissent [1]. Petite énigme : Quintilien n'a mentionné ni l'œuvre ni l'homme dans son *Institution oratoire*. Au contraire, dans ses listes, le biographe Vopiscus le classe un peu après Salluste, Tite-Live, ou Tacite, mais sur la même ligne, et comme un de ces maîtres avec lesquels on ne saurait rivaliser [2]. Une phrase de Justin, qui doit reproduire quelque déclaration de la préface ou d'une note de l'original, révèle, sous un de ses aspects, la position littéraire de Trogue-Pompée. Celui-ci avait estimé que Salluste et Tite-Live abusaient des discours au style direct, qui, détonnant avec le style narratif, sortent du cadre de l'historiographie : « ... (Trogus) in Liuio et in Sallustio reprehendit, quod, contiones directas, pro sua oratione, operi suo inserendo, historiae modum excesserint [3]. » N'est-il pas assuré que l'influence conjointe des deux grands historiens devait dominer le laps de temps où furent conçues et rédigées les *Historiae Philippicae*? Salluste était mort, mais depuis peu ; l'œuvre de Tite-Live paraissait alors pièce à pièce, et peut-être celle de Trogue-Pompée vit-elle le jour entre la neuvième décade et la dixième [4]. Ainsi, soit docilité, soit réaction, cet historien devait-il choisir sa direction dans les champs de deux influences, et son œuvre, si elle avait été conservée, marquerait la limite de chacune.

Il est surprenant qu'on ait pu, comme E. Schneider, étudier les intentions et la manière de Trogue-Pompée sans le comparer sérieusement ni avec Salluste, ni avec Tite-Live, ni avec Tacite, s'efforçant ainsi d'analyser son ouvrage sans en marquer la position [5]. Mis à part ce cas extrême, la critique se partage entre deux tendances. L'école française, recueillant dans l'abrégé des pages dispersées de l'original, cherche volontiers une comparaison littéraire avec Tacite, donc, au delà [6]. Les écoles étrangères, inversement,

1. Pline, *H. N.*, XI, 52 ; saint Augustin, *Ciu. Dei*, IV, 6.
2. *Aurelianus*, 2 ; *Probus*, 2.
3. XXXVIII, 3, 11.
4. Voir B. R. Steele, *Pompeius Trogus and Iustinus*, A. J. Ph., 1917, p. 19 à 42.
5. *De Trogi historiarum consilio et arte*, Diss. Leipzig, 1913.
6. Hallberg, *De Trogo Pompeio* (thèse), Paris, 1869 ; Lamarre, *Histoire de la littérature latine au temps d'Auguste*, Paris, 1907, t. III, p. 682 à 698.

remontent souvent à Salluste, mais en considérant surtout le vocabulaire, la morphologie et les particularités de la syntaxe. Dès 1882, Sellge avait recherché systématiquement l'influence de Salluste dans l'abrégé de Justin [1] ; il a même comparé le discours de Mithridate, au livre XXXVIII, avec la lettre de Mithridate qui a subsisté parmi les fragments des *Histoires* de Salluste ; mais, pour le reste, il s'est borné à ranger face à face les expressions semblables des deux écrivains, rapprochements trop matériels qui sont parfois fragiles et quelquefois futiles. Ce qu'ils révèlent, c'est tout au plus une influence diffuse et sans forme, mais nulle part l'action d'une idée, ou l'imitation d'une page, une influence organisée, enfin, et organisatrice. Au contraire, et avec plus d'intelligence, l'Américain Steele a plaidé pour les créances de Tite-Live dont il démontre le bien-fondé ; et, en Italie, M. Castiglioni, préoccupé surtout de Justin, fait plus grande encore la part de Tite-Live [2]. Mais à cet historien qu'on accorde encore bien plus que des traits de syntaxe ou de style, et des couleurs rhétoriques et poétiques ; alors une recherche favorable à Salluste y trouvera un appui et des arguments. Pourquoi ne pas reconnaître Tite-Live dans la façon de traiter une légende comme celle de Marseille (XLIII, 3), dans le ton pathétique et romanesque de certains récits comme celui de la mort d'Alexandre (XII, 15), dans la tonalité des tableaux qui représentent les foules de Carthage (XIX, 2 ; cf. XXIV, 5) ou de Sparte (XXVIII, 4), dans les discours d'Eumène (XIV, 4) et de Mazée (XVIII, 7). En recherchant ainsi les procédés de la composition littéraire, il faudra reconnaître, à côté de l'influence de Tite-Live, celle de Salluste, tandis que nulle part, hors du discours de Mithridate, on ne lui avait consenti un paragraphe ou une page. Et cette recherche sera fondée malgré l'abrègement de l'original, car Justin n'a pas établi son « condensé » en résumant également toutes les parties, mais, réduisant l'exposé des faits, il a conservé les plus brillants morceaux, discours, anecdotes et descriptions. Comme il l'écrit lui-même dans sa préface, il a choisi un florilège : « Breue ueluti florum corpusculum feci. » Ainsi les critiques sont-ils d'accord pour reconnaître dans certaines pages la présence plus ou

1. *De studiis in Sallustio Crispo a Pompeio Trogo et Iustino epitomatore collocatis*, Diss. Breslau, 1882.

2. Huit articles : *Studi intorno alle Storie filippiche di Giustino. Mousaion*, t. I, p. 27-57, 99-114, 223-236, 272-298 ; t. II, 50-58, 103-114, 138-154, 205-226.

moins proche de Trogue-Pompée. C'est là qu'il est permis de rechercher l'influence de Salluste, l'imitation de sa psychologie et l'action de sa pensée.

II

Psychologue, Trogue-Pompée le fut. Pline l'Ancien, dans son *Histoire naturelle* (XI, 52), emprunte à celui qu'il appelle « auctor seuerissimus » des règles pour reconnaître le caractère d'un homme d'après sa physionomie. L'emprunt doit provenir d'un traité de zoologie[1], mais précisément, chez un auteur dont la curiosité se répand aussi bien dans les sciences naturelles que dans l'histoire générale, la conception de la nature humaine a toute chance d'être compréhensive, embrassant la physiologie des individus et la structure des sociétés. L'œuvre historique a-t-elle, en fait, bénéficié des connaissances précises du naturaliste? Le résumé de Justin ne permet pas d'en juger, mais, sans aucun doute, l'abréviateur a voulu conserver à la postérité un riche musée d'observations humaines collectionnées dans l'original. Traits de mœurs et tableaux de foules abondent. Dans ces études de psychologie collective, la peinture est appuyée, mais appliquée par petites touches. L'observateur note chaque composante du sentiment général, en se défendant d'y entrer lui-même. Ainsi, la description de cette terreur panique dont fut frappé le peuple athénien à la nouvelle d'Aegos-Potamoi (*H. Ph.*, V, 7, 4 sqq.). Salluste avait donné un modèle de ce style descriptif fondé sur l'accumulation lorsqu'il montra comment les menaces d'un *Putsch* remplirent soudain d'inquiétude la population romaine (*Cat.*, XXXI). Plus d'un trait pathétique, il est vrai, a pu venir dans les *Historiae Philippicae* à partir d'une ou plusieurs sources grecques ; cependant, au début de ce passage, les infinitifs de narration ne révéleraient-ils pas une réminiscence sallustienne[2]? « ... omnes relictis domibus per urbem discurrere pauidi, alius alium sciscitari, auctorem nuntii requirere... » Puis, comme Salluste, l'historien voconce note l'affolement des femmes ; un poncif, d'ailleurs, en ces fresques dramatiques. Aussi l'influence de

1. Lamarre, *ibid.*, p. 684.

2. Cf. Marouzeau, *Traité de stylistique latine*, 2e éd., p. 212-214 ; Perrochat, *L'infinitif de narration en latin*, Paris, Belles-Lettres, 1932. — Contre notre propos, voir les exemples de Tite-Live (IX, 7, 9, et XXV, 24, 5) que signale M. Perrochat (*Ibid.*, p. 57). Inversement, peut-on se demander si Tite-Live ne subit pas l'influence du style de Salluste (v. g. *Iug.*, XXXIX, 1)?

derrière la conduite d'un individu le ressort caché qui l'explique tout entière. Un remords profond décide Catilina au coup de force (*Cat.*, XV), une blessure d'amour-propre cause l'acharnement de Marius après le consulat (*Jug.*, LXIV). L'historien latin n'a pas besoin des secours de la psychanalyse pour découvrir la faille d'un caractère et sonder d'un coup d'œil les profondeurs qui recèlent des complexes d'infériorité, de culpabilité ou de crainte. Dans l'avilissement où tombe Denys le jeune, Trogue-Pompée voit une conséquence de la peur. L'ancien tyran a peur que les Corinthiens n'aient peur de lui. Il craint que, s'ils venaient à le redouter, ils ne veuillent se débarrasser de sa personne. Étonnante réflexion de la crainte sur elle-même, qui décide le souverain déchu à tout faire pour attirer un mépris sauveur ! Ailleurs, c'est une femme que la conscience de son adultère entraîne à la tentative d'empoisonnement [1]. L'historien analyse en se jouant les calculs tortueux de Philippe : « Alexandrum... in Macedoniam nomine sororis arcessit, omnique studio sollicitatum in spem regni simulato amore ad stupri consuetudinem pepulit, maiora in eo obsequia habiturus siue conscientiae pudore siue regni beneficio [2]. » L'emprunt de l'expression « stupri uetus consuetudo » est un gage de l'influence de Salluste. Mais ce maître donne à la génération littéraire qui le suit sa méthode en même temps que ses formules.

III

Considérant le caractère comme une composition de forces parmi lesquelles une faculté domine les autres, Salluste mesure soigneusement l'importance relative de chaque composante. En même temps qu'il montre comment une psychologie s'unifie et s'oriente tout entière dans un seul sens, l'historien la décompose en sa complexité. L'instrument de l'analyse qualitative n'est pas alors l'infinitif de narration, mais le nom ou la phrase nominale pour désigner l'élément qui entre en composition. L'instrument de l'analyse quantitative est la comparaison ou l'antithèse qui permettent d'établir sinon des mesures, du moins un dosage et des proportions. Ainsi les contrastes s'allient-ils chez Catilina l'aventurier : « alieni adpetens, sui profusus... satis eloquentiae, sapientiae pa-

1. *H. Ph.*, XXXVII, 3, 7.
2. Sellge, *Ibid.*, p. 77, indique la coïncidence matérielle entre *Cat.*, XXIII, 3, et *H. Ph.*, VIII, 6, 6.

rum » (*Cat.*, V, 4). Curius l'étourdi unit les défauts : « huic homini non minor uanitas inerat quam audacia » (*ib.*, XXIII, 2). La même technique dépeint Marius, officier ambitieux : « animus belli ingens, domi modicus, lubidinis et diuitiarum uictor, tantummodo gloriae auidus » (*Jug.*, LXIII, 2). L'auteur des *Histoires Philippiques* emploie ces procédés[1]. Malgré les déformations qu'a pu introduire l'abréviateur, ils restent visibles dans cette appréciation portée sur Pyrrhus : « sed ut ad deuincenda regna inuictus habebatur, ita deuictis adquisitisque celeriter excidebat » (XXV, 4, 3). On reconnaît dans Alcibiade l'union de la séduction et de la légèreté : « in conciliandis amicitiarum studiis quam in retinendis uir melior » (V, 2, 7). Mais, comme, dans les *Historiae Philippicae*, le personnage de Philippe occupe une des premières places, c'est à l'analyse de ce caractère que l'écrivain consacre son soin et le jeu des comparaisons et des antithèses : « Fuit rex armorum quam conuiuiorum studiosior... diuitiarum quaestu quam custodia sollertior... Misericordia in eo et perfidia pari iure dilectae... Blandus pariter et insidiosus... in seria et iocos artifex... Amicitias utilitate, non fide colebat. Gratiam fingere in odio, struere inter concordantes odia... » Après Philippe, c'est dans le portrait de son fils que le procédé se trouve utilisé, et dans la même page : « Alexander non in hostem, sed in suos saeuiebat... » (IX, 8). Alors, ce ne sont plus les éléments du même caractère qui s'opposent, mais les deux personnages.

Loin de présenter ce rapprochement sous la forme d'un diptyque, Trogue-Pompée compare les deux figures trait par trait. Dans la facture, trois procédés sallustiens se laissent reconnaître : peinture par petites touches, infinitif de narration, usage de la comparaison et de l'antithèse. Antithèse et comparaison, qui, mieux encore que dans l'analyse interne d'une psychologie, servent à en cerner l'extérieur et, la délimitant par rapport à une autre, permettent d'en dégager l'originalité : « Hic aperte, ille artibus bella tractabat. Deceptis ille gaudere hostibus, hic palam fusis. Prudentior ille consilio, hic animo magnificentior... Regnare ille cum amicis nolebat, hic in amicos regna exercebat. Amari pater malle, hic metui... Frugalitati pater, luxuriae filius magis deditus erat... » Ce parallèle a impressionné les critiques par sa valeur

1. Castiglioni, *Ibid.*, I, p. 45, signale cet usage de l'antithèse où il voit bien un signe de préoccupations psychologiques, mais sans insister assez, peut-être, et sans remonter à un tour d'esprit plus général ou à un modèle antérieur.

Salluste sur son émule présumé paraîtrait fondée plus solidement sur un exemple plus restreint, mais plus net.

L'abrégé conserve la page de Trogue-Pompée qui décrit Denys le Jeune, lorsque, chassé de Syracuse, il s'adonne à Corinthe aux jeux du hasard, de l'amour et du vin[1]. L'activité d'un souverain déchu qui s'humilie pour se faire tolérer est rendue par petits traits, observations menues et juxtaposées pour que la somme en produise un effet d'ensemble concentré et puissant. C'est bien la technique de Salluste, dont le portrait de Métellus réformant l'armée d'Afrique fournit, parmi beaucoup d'autres, un bon exemple (*Jug.*, XLV). Portrait, ou plutôt film, car chaque notation donnant un geste, ou une attitude, la série de ces images juxtaposées restitue le mouvement et la vie. A cette fin, l'historien de la guerre contre Jugurtha use encore de l'infinitif de narration. Trogue-Pompée en fait le même usage ; cet infinitif, il l'introduit dans son récit, et l'en retire, de la même manière que son prédécesseur. Dans le tableau des activités de Métellus, l'infinitif est d'abord subordonné : « ... Metellum non minus quam in rebus hostilibus magnum et sapientem uirum *fuisse comperior*... » Sans doute, dans la phrase suivante, l'infinitif est-il toujours régi par ce verbe principal, mais le verbe principal n'est pas répété, la subordination devient lâche : « Namque edicto primum adiumenta ignauiae sustulisse... ceteris arte modum statuisse. » Tels sont les degrés qui aboutissent aux infinitifs de narration. Suivant une courbe analogue, la page de Trogue-Pompée n'admet d'abord que des infinitifs subordonnés : « Ibi humillima quaeque tutissima existimans in sordidissimum uitae genus descendit : *non contentus in* publico *uagari*, *sed potare*... », puis, comme chez Salluste, la subordination se relâche avec l'éloignement : « nec conspici in popinis lupanaribusque sed totis diebus desidere », et l'infinitif prend alors sa liberté : « cum perditissimo quoque de minimis rebus disceptare ». Après ces infinitifs de narration, lorsque nos historiens veulent revenir à un mode personnel, ils donnent au problème une solution inverse, mais symétrique, à peu près semblable et chez Salluste et chez Trogue-Pompée. Le mode personnel revient par l'intermédiaire d'une proposition subordonnée à l'infinitif ; un adverbe, comme *ita*, facilite ce changement de plan. Ainsi finit le portrait de Métel-

1. *H. Ph.*, XXI, 5 ; pour l'attribution à Trogue-Pompée, cf. Castiglioni, *Ibid.*, I, p. 44.

lus : « ... *adesse, ne* quispiam ordine *egrederetur, ut* cum signis frequentes *incederent,* miles cibum et arma *portaret. Ita* prohibendo a delictis magis quam uindicando exercitum breui *confirmauit.* » La technique n'est guère différente dans le portrait de l'ancien tyran : « ... omniaque *ita facere, ut* contemnendus magis quam metuendus *uideretur.* Nouissime ludi magistrum professus pueros in triuio *docebat...* ». Dans ces tableaux, l'aménagement des transitions prouve que les deux écrivains ne cherchent pas l'effet dramatique. Psychologie d'abord[1].

L'imitation de la technique littéraire ne va pas sans une influence plus profonde, car non seulement les *Histoires Philippiques* empruntent l'infinitif de narration et la manière de s'en servir, non seulement elles représentent l'individu en mouvement, mais dans ce portrait animé transparaissent des tendances héritées de Salluste. Elles dirigent l'idéologie et la composition à la fois. C'est un portrait à thèse. Tous les traits sont inspirés par cette haine du tyran que Salluste laissa voir entre la mort de César et l'élévation d'Auguste[2] ; tous choisis en conséquence, avec un souci constant de l'unité de la composition et de la conclusion qui doit se dégager à la fin : « Nam licet tyranni semper uitiis abundent, tamen simulatio haec uitiorum non natura erat, magisque haec arte quam amisso regali pudore faciebat, expertus quam inuisa tyrannorum forent etiam sine opibus nomina. » L'exemple d'une méthode contraire est révélateur. Quand, dans les *Tusculanes*[3], Cicéron veut démontrer combien pitoyable était le sort du premier Denys, déchiré qu'il était entre la nostalgie de l'amitié et la crainte de ceux qui l'approchaient, tout le tableau repose sur cette dualité indispensable à la démonstration. Tout différemment, Salluste, quand il analyse les contradictions d'une âme, montre comment elle trouve son unité, et d'où vient par exemple que toute la psychologie d'un Catilina se soit orientée vers le crime. Trogue-Pompée montre de même un Denys dont le caractère s'est unifié jusqu'à la monomanie. Comme son prédécesseur, il restreint le champ de son observation, mais il gagne en pénétration et en vigueur. Ces intelligences d'une tournure un peu géométrique excellent à découvrir

1. Par là, Trogue-Pompée se distingue de Tite-Live qui emploie l'infinitif de narration pour des effets littéraires bien différents, et surtout dramatiques ; cf. Perrochat, *Ibid.*, p. 52 sqq., 58 sqq. et surtout p. 63.

2. v. g. *Cat.* VI, 7-XI, 4 ; *Jug.*, III, 2 ; *Hist., oratio Lepidi,* §§ 5-6.

3. V, 20, 57 sqq.

littéraire, et tous s'accordent pour l'attribuer à Trogue-Pompée lui-même, mais ils n'en cherchent pas le modèle chez Salluste. Hallberg, en le citant, évoque l'art de Tacite [1]. Mais Tacite et Trogue-Pompée ne se ressemblent-ils pas grâce à un héritage commun que celui-ci, peut-être, transmit à celui-là? M. Castiglioni, s'attachant de plus près au détail du style, souligne les infinitifs de narration et maint artifice de rhétorique [2]; il rappelle Sénèque, Tite-Live, Tacite et seulement de façon lointaine un fragment des *Histoires* de Salluste. Surprenantes propositions, car les procédés employés dans le parallèle correspondent à la manière du *Catilina* ou du *Bellum Iugurthinum*. Pour obtenir une contre-épreuve convaincante, ne suffirait-il pas de rapprocher le passage des *Histoires Philippiques* avec un parallèle de Cicéron, par exemple la comparaison bien connue de Sulpicius et de Muréna? La verve qui l'anime, la « copia dicendi » qui la remplit, ferait par contraste ressortir la « sallustiana breuitas » de Trogue-Pompée.

Cet historien n'a pas seulement repris à Salluste des procédés, mais le procédé même du parallèle, en prenant exemple d'un texte déterminé qui fut le point de départ d'une « retractatio ». L'auteur des *Historiae Philippicae* montre assez souvent sa connaissance littérale des œuvres de son prédécesseur pour cautionner l'hypothèse qu'il connaissait bien un morceau célèbre comme le parallèle de César et de Caton dans le *De coniuratione Catilinae* (LIV). Mais, effectivement, son œuvre l'atteste. L'écrivain, en effet, a comparé ailleurs Agésilas et Conon dans des termes qui rappellent de très près l'original présumé [3] : « Quippe aetas, uirtus, consilium, sapientia prope una, gloria quoque rerum gestarum eadem... » Phrase dont le vocabulaire, dont le mouvement même correspondent au début du chapitre LIV du *Catilina* : « Igitur eis genus, aetas, eloquentia prope aequalia fuere ; magnitudo animi par, item gloria... » Rien d'étonnant donc si le parallèle de Philippe et d'Alexandre suppose un point de vue et révèle une technique semblables à ceux de la monographie sallustienne. Le cadre est le même, puisque de part et d'autre il s'agit de montrer que deux héros historiques remplissent d'aussi grands destins par des conduites bien différentes. L'introduction de chaque parallèle annonce le mélange des res-

1. *Ibid.*, p. 36-37.
2. *Ibid.*, I, p. 45 ; II, p. 211.
3. Sellge, *Ibid.*, p. 74, relève cette similitude entre les *H. Ph.*, VI, 2, 7, et *Cat.*, LIV, 1.

semblances et des différences : « Sed memoria mea », écrit Salluste, « ingenti uirtute, diuorsis moribus fuere uiri duo, M. Cato et C. Caesar... » (LIII, 6). Chez Trogue-Pompée, la transition plus souple est tracée de la même encre : « Huic Alexander filius successit et uirtute et uitiis patre maior. Itaque uincendi ratio utrique diuersa. » L'auteur du *Catilina* développe sa comparaison en répétant le pronom *ille* pour désigner César, *hic* pour désigner Caton ; il cherche à produire avec modération la surprise et la variété en mêlant le chiasme au parallélisme. « *Caesar* beneficiis ac munificentia magnus habebatur ; integritate uitae *Cato*. *Ille* mansuetudine et misericordia clarus factus, *huic* seueritas dignitatem addiderat... *Illius* facilitas, *huius* constantia laudabatur... » Trogue-Pompée s'empare des procédés, les combine et les multiplie : « *Hic* aperte, *ille* artibus bella tractabat. Deceptis *ille* gaudere hostibus, *hic* palam fusis. Prudentior *ille* consilio, *hic* animo magnificentior... Amari *pater* malle, *hic* metui... » Cette multiplication est-elle un profit? Elle coûte, semble-t-il, l'affaiblissement de chaque trait. Salluste, parmi ses phrases rares et comptées, en a étoffé certaines : « ... non diuitiis cum diuite, neque factione cum factioso, sed cum strenuo uirtute, cum modesto pudore, cum innocente abstinentia certabat... ». Rien de semblable chez l'imitateur, qui encrasse le cliché en l'appliquant trop souvent. Le procédé du parallèle put recevoir plus d'une application dans les *Histoires Philippiques*. Le passage relatif à Conon et Agésilas (VI, 2) suggère que l'historien poursuivait la comparaison, car ce texte ressemble à une introduction. Mais Justin n'a pas conservé la suite ; il ne l'a pas jugée digne de passer à la postérité. Aussi, quand M. Castiglioni remarque dans le style de l'abréviateur les redites d'emprunts faits à Tite-Live ou à Salluste [1], on peut se demander si le premier exemple de cette indigence n'était pas donné par l'original, qui, déjà, imitait un maître.

IV

Dans les *Histoires Philippiques*, comme dans l'œuvre de Salluste, règne une tendance moralisatrice. Schneider l'a mise en valeur et montre que l'historien, en mêlant au récit l'éloge et le blâme, ressemble au Grec Éphore [2]. L'intention de proposer des person-

1. *Ibid.*, II, p. 50.
2. *Ibid.*, p. 11 et 12.

nages comme des exemples de vertus à imiter ou de vices à éviter inspire certains portraits, entre autres ceux d'Épaminondas (VI, 8, 1), de Pyrrhus (XXV, 4, 2), de Mithridate Eupator (XXXVII, 1, 6) ou d'Hannibal (XXXII, 4, 10) et, parmi les représentants du vice, ceux de Cléopâtre (XXXIX, 4, 6) et des Ptolémées (XXX, 1, 2 ; XXXIV, 2, 7). Ces personnages aux caractères unifiés sont-ils venus en droite ligne des sources grecques? Ce qui remonterait à Salluste seulement, c'est l'usage de certaines catégories dans les jugements moraux. A défaut des *Histoires*, les monographies consacrées à Catilina et à Jugurtha montrent que les observations psychologiques de l'historien sont conduites d'après quelques principes simples, mais catégoriques. En somme, l'individu ou les sociétés auraient le choix entre deux attitudes : être en toute chose énergique, ou se laisser entraîner par l'appétit des biens corporels, ce qui rabaisse l'humanité au niveau de la bête. D'un côté, la *uirtus*, qualité virile qui mène à la gloire — ce n'est pas pour autant une vertu dans l'acception moderne de ce mot, car elle peut tendre à des fins moralement condamnables, surtout quand elle revêt une forme extrême, comme l'*audacia* — de l'autre côté, manifestations variées d'une même lâcheté fondamentale, espèces du même genre, toutes les concupiscences de l'argent, du gaspillage ou de la sensualité, *auaritia*, *luxuria*, *mollitia*. Or, Trogue-Pompée, en relevant les cas particuliers qui entrent dans cette classification, admet la morale de son prédécesseur.

Ne montre-t-il pas comment un Épaminondas fait passer l'argent après la gloire, et la gloire même après sa patrie? Ce héros a choisi une orientation opposée à celle d'un Jugurtha ou d'un Catilina, mais sur la même ligne, et entre les mêmes pôles : « Fuit autem incertum uir melior an dux esset. Nam et imperium semper non sibi, sed patriae quaesiuit, et adeo parcus fuit, ut sumptus funeri defuerit. Gloriae quoque non cupidior quam pecuniae[1]... » Ainsi va-t-il, dans les sphères morales de Salluste, rejoindre Caton, qui eut la gloire sans la briguer, parce qu'il aimait mieux être vertueux que le paraître. D'autres exemples, moins longuement commentés par l'historien — sans doute l'abréviateur est-il intervenu — font valoir tout aussi bien le rôle de l'*audacia* ou la grandeur de la *uirtus*. Étonnante audace que celle d'Agathoclès ! Bloqué dans Syracuse par les Carthaginois victorieux, il transporte la

1. VI, 8, 4 sqq.

guerre en Afrique : « ... mira prorsus *audacia*, ut, quibus in solo urbis suae par non erat, eorum urbi bellum inferret, qui sua tueri non poterat, impugnaret aliena uictusque uictoribus insultaret » (XXII, 4, 2). Le récit de ces grandes actions se rattache étroitement aux pensées morales de l'historien, car le récit les illustre et s'en inspire à la fois. Ainsi les livres consacrés à Mithridate retracent le passage dans l'histoire d'une *uirtus* exceptionnelle ; le roi insuffle son énergie aux armées qu'il forme et qu'il endurcit : « Exercitum quoque suum ad parem laboris patientiam cottidiana exercitatio ne durabat, atque ita inuictus ipse inexpugnabilem exercitum fecerat » (XXXVII, 4, 2). Jusqu'à la fin, cette constance resta inflexible : « Denique ad postremum non ui hostili uictus, sed uoluntaria morte in auito regno senex herede filio decessit. » Nulle autre circonstance, en effet, ne révèle mieux la *uirtus* que la mort. Salluste montre la valeur du criminel Catilina dans ses derniers instants. Ce héros noir va chercher loin dans les rangs ennemis le terme de son indomptable bravoure. Ses hommes meurent à leur poste, et l'historien les admire : « Sed confecto proelio, tum uero cerneres quanta *audacia* quantaque *animi uis* fuisset in exercitu Catilinae. Nam fere quem quisque uiuos pugnando locum ceperat, eum amissa anima *corpore tegebat*... omnes *aduorsis uulneribus* conciderant... » (LXI, 1-2). Leur chef avait bien su les confirmer dans leur « pristina *uirtus* » (LVIII, *passim*). Comme Salluste apprécie la constance des aventuriers, de même Trogue-Pompée la constance des Athéniens tombés pour leurs dernières libertés. « Non tamen *immemores pristinae gloriae* cecidere ; quippe ADVERSIS VVLNERIBVS omnes loca, quae tuenda a ducibus acceperant, morientes *corporibus texerunt* » (IX, 3, 10). La ressemblance des termes garantit la concordance des deux pensées[1]. Cette admiration commune de la *uirtus* entraîne Trogue-Pompée à rechercher les mêmes effets littéraires que Salluste. Au besoin, il sort du cadre de l'histoire pour développer une anecdote. Dans le *Bellum Iugurthinum*, l'épisode des frères Philènes (LXXIX) est bien moins une digression qu'un exemple à l'appui d'une thèse morale ; dans les *Histoires Philippiques*, l'histoire de Cynégire procède du même esprit : « tantam in eo *uirtutem* fuisse... » (II, 9, 19).

Autant sont exceptionnelles de grandes énergies, autant il est banal que les humains s'abandonnent à leurs passions. La Grèce,

1. Sellge, *Ibid.*, p. 77, indique la correspondance matérielle des deux textes.

in exemplo fuit[1] ». Cependant, comme chez Salluste, le rôle des grands personnages est considérable : d'abord, ils agissent directement sur leurs soldats quand ils ont des armées : Mithridate endurcit les siens, Alexandre corrompt ses troupes ; ils rappellent, l'un Métellus, l'autre Sylla, dont la *uirtus* ou la corruption, se répandant sur les hommes qui les entourent, finissent par modifier les événements. Une vertu aussi rare que celle d'Épaminondas exerce une influence souveraine : à lui seul, il fait la force des Thébains (VI, 8, 2). Sa disparition affecte ses ennemis eux-mêmes, car les Athéniens, n'étant plus exercés par l'émulation, se laissent tomber de la *uirtus* dans l'inertie : « Huius morte etiam Atheniensium *uirtus* intercidit ; siquidem amisso, cui aemulari consueuerant, in *segnitiam* torporemque resoluti... » (*Ib.*, 9, 1-2). Rois et législateurs façonnent les peuples : Lycurgue enseigne aux Lacédémoniens une morale digne de Salluste : « Parsimoniam omnibus suasit, existimans laborem militiae adsiduae frugalitatis consuetudine faciliorem fore. Emi singula non pecunia, sed compensatione mercium iussit. Auri argentique usum uelut omnium scelerum materiam sustulit » (III, 2, 10-12). Le peuple macédonien doit sa grandeur à l'énergie et à l'activité : « *uirtute* regum et gentis *industria* subactis primo finitimis, mox populis nationibusque, imperium usque extremos Orientis terminos prolatum » (VII, 1, 4).

Enfin, les vertus et les passions collectives gouvernent des peuples entiers et commandent à l'histoire. Trogue-Pompée les montre à l'œuvre dans les nations primitives, dans l'évolution et dans la chute des puissances. Il se complaît à dépeindre les mœurs des Scythes et celles des Parthes : vie frugale, exercice naturel de la justice, mépris des richesses, respect du bien d'autrui ; si tous les mortels imitaient les Scythes, les guerres seraient moins fréquentes. Les Parthes sont moins purs, mais braves[2]. Ces tableaux exotiques et parfois séduisants ont inspiré aux critiques une comparaison avec la Germanie de Tacite[3]. Mais le dessein moralisateur commun aux deux historiens ne remonterait-il pas à Salluste? Lui aussi a décrit en moraliste les mœurs des premiers Romains, ou le peuplement de l'Afrique[4]. En tout cas, l'intention de moraliser est si consciente dans les *Histoires Philippiques* que l'auteur donne

1. *H. Ph.*, XXIII, 3, 11 (voir aussi 12) ; Castiglioni, *Ibid.*, I, p. 32.
2. Sur les Scythes, *H. Ph.*, II, 2 ; sur les Parthes, *Ibid.*, XLI, 3.
3. Hallberg, *Ibid.*, p. 35-36 et 47 ; Lamarre, *Ibid.*, p. 697.
4. *Cat.*, VI ; *Jug.*, XVII-XVIII.

cet état de nature comme une méthode d'éducation propre à former des peuples énergiques, louant les Spartiates et les Lucaniens qui font vivre les adolescents dans de sauvages forêts (XXIII, 1, 7 sqq.). Cependant, le mal a tôt fait d'infecter une nation, mais pas d'un seul coup ; plutôt par un progrès qui ressemble à l'évolution d'une maladie. L'historien diagnostique : « Haec illi prima labes, initium impendentis ruinae. » (XVII, 1, 5.) « Contagio quasi pestilentia inuasit », écrivait Salluste dans le *Catilina* (X, 6). Les plus grands peuples n'échappent point à ce destin, et pas seulement les Macédoniens contaminés par Alexandre. Les Spartiates, si vertueux au début, se laissent pervertir par la cupidité que développent leurs succès : « more ingenii humani quo plura habent eo ampliora cupientes, non contenti... » (VI, 1, 1). Aussi connaissent-ils la décadence qui les renferme dans les murailles de leur ville (XIV, 5, 7). Les Romains eux-mêmes, tels qu'ils apparaissent aux peuples étrangers dont Trogue-Pompée retrace l'histoire, sont entraînés par un insatiable besoin de conquête. Au dire des Étoliens, leurs ancêtres étaient des brigands (XXVIII, 2) ; Mithridate, pour exciter ses troupes, montre comment ils progressent en Asie, sans foi et sans mesure (XXXVIII, 5). Or, ce Mithridate des *Histoires Philippiques* doit beaucoup d'idées au Mithridate des *Histoires* de Salluste, autant du moins que la lettre conservée, un simple fragment, permet d'en juger [1]. De Salluste viennent les vues sur la politique de Nicomède, sur la diplomatie des Romains, sur leur destin qui les conduit en Asie. C'est la preuve que, dans sa *retractatio*, Trogue-Pompée emprunte à son prédécesseur les idées générales qui expliquent les événements. La critique parfois a trouvé surprenantes les sévérités de l'historien voconce envers le peuple-roi qui l'avait adopté [2]. C'est à l'historien latin qu'il doit ce pessimisme.

V

L'influence de Salluste dans les *Histoires Philippiques* paraît considérable ; elle explique les singularités et la destinée de l'œuvre. De là viennent ces curiosités d'étymologie [3], les recherches ethno-

1. Voir Sellge, *Ibid.*, p. 20 sqq.
2. Schneider, *Ibid.*, p. 50 à 57.
3. Castiglioni, *Ibid.*, I, p. 34, indique : I, 4, 14 ; III, 4, 7 ; IV, 1, 7 ; XVII, 3, 3 ; XVIII, 3, 4...

et les pays orientaux bien davantage, ont passé de tout temps pour le domaine privilégié des séductions sensuelles et des prodigalités voluptueuses ; ces régions offrent à l'auteur des *Histoires Philippiques* plus d'exemples de *luxuria* que n'en pouvait contenir, même après Sylla, la Rome censurée par Salluste. Les grands rois ne sont pas exempts du vice. Philippe de Macédoine buvait pour se donner du courage (IX, 8, 15). Il souffrait de deux maux contraires, ceux qui déchiraient les contemporains de Catilina[1] et s'entretenaient l'un l'autre : une excessive cupidité et l'impuissance à conserver l'argent « diuitiarum quaestu quam custodia sollertior. Itaque inter cottidianas rapinas semper inops erat » (*Ib.*, *ib.*, 6). Trogue-Pompée profite des observations faites par Salluste sur l'aventurier romain pour analyser la psychologie du souverain. Quant au fils, il surpassait le père par ses vices comme par ses vertus. Après boire, il assassinait ses amis (*Ib.*, 15), et il se jeta dans le luxe oriental si profondément que l'historien a pu écrire : « Frugalitati pater, *luxuriae* filius magis deditus erat » (*Ib.*, 20), ce qui revient à classer le père dans une catégorie sallustienne, et le fils dans l'autre. Le résumé de Justin montre encore que le récit original suivit étape par étape la marche du conquérant de l'Asie vers la mollesse. Les vêtements, les femmes, les banquets composent l'appareil de cette *luxuria* qu'il fait partager aux siens : « Vt luxum quoque sicut cultum Persarum imitaretur, inter paelicum regiarum greges electae pulchritudinis nobilitatisque noctium uices diuidit. His rebus ingentes epularum apparatus adicit, ne ieiuna et adstricta *luxuria* uideretur, conuiuiumque iuxta regiam magnificentiam ludis exornat, inmemor prorsus tantas opes amitti his moribus, non quaeri solere » (XII, 3, 10-12). Pour faire approuver sa mollesse par ses troupes, Alexandre les oblige à la partager (*Ib.*, 4). C'est ainsi qu'autour d'un souverain la décadence des mœurs se généralise, phénomène dont la cour des Ptolémées offre un autre exemple au moraliste : « luxuriae se tradiderat, regisque mores omnis secuta regia erat » (XXX, 1, 2). Mais, à les comparer aux splendeurs d'Alexandre, les excès des tyrans de Sicile comme les dépravations des rois d'Égypte semblent pâles et vils[2]. Il en reste que Trogue-Pompée dénonce vertueusement les « instrumenta luxuriae » que

1. « Pessuma ac diuorsa inter se mala, luxuria atque auaritia... » (*Cat.*, V, 8).
2. Sur Denys, *H. Ph.*, XXI, 2. — Sur Ptolémée « segni admodum et cotidiana luxuria ita marcenti ut sensu hominis nimia sagina careret » (XXXIV, 2, 7).

dénonçait Salluste[1] et montre en chaque occasion l'influence de l'attitude morale sur la conduite des grands personnages et le comportement des groupes sociaux.

Au terme de sa recherche, l'historien moraliste aboutit à une philosophie de l'histoire, car le jugement porté sur les mœurs conduit à la connaissance des causes historiques. Sans doute, Salluste pense que la Fortune est « maîtresse souveraine[2] » : « Fortuna in omni re dominatur » ; mais, comme sous ses coups aveugles tombent sans ressources l'individu lâche ou les peuples décadents, de même l'énergie et l'audace permettent d'arracher ses faveurs. Ainsi jouent les causes morales parmi les incertitudes du hasard, et de grands hommes peuvent accomplir de grandes choses. Marius prend une forteresse inexpugnable en suivant un chasseur d'escargots (*Jug.*, XCII-XCIV). L'élévation de Rome fut l'œuvre de quelques citoyens éminents : « constabat paucorum ciuium egregiam uirtutem cuncta patrauisse » (*Cat.*, LIII, 4). Le développement des grandes puissances suit un cours régulier : d'abord, un État, presque de nature, est la pépinière d'énergies neuves, ensuite, la *uirtus* exceptionnelle d'un héros tire la société de cette condition morale, mais trop peu organisée ; tant que les mœurs restent pures, l'organisation et le progrès continuent ; enfin, l'excès de la prospérité corrompt la nation vieillie, et la décadence débutant depuis l'intérieur gagne de proche en proche. Cette vue générale inspire les digressions et les prologues, et peut-être les monographies de Salluste tout entières.

Trogue-Pompée distribue aussi la conduite du monde entre la *Fortuna*, la *uirtus* et la corruption. C'est la *Fortuna* toute-puissante qui va déchirer l'empire d'Alexandre en jetant les uns contre les autres ses généraux, tous dignes de lui succéder pourtant : « qui nunquam sibi repperissent pares, si non inter se concurrissent, multosque Macedonia pro uno Alexandros habuisset, nisi *fortuna* eos *aemulatione uirtutis* in perniciem mutuam armasset » (XIII, 1, 15). Souvent l'historien mentionne la *Fortuna*, et même en des termes qui rappellent Salluste[3], au point qu'on peut se demander si M. Castiglioni n'aurait pas dû faire remonter à l'original une réflexion qu'il attribue à Justin : « admirabilis utriusque rei casus

1. Sellge, *Ibid.*, p. 85, rapproche *H. Ph.*, XX, 4, 11, de *Cat.*, XXV, 2.
2. *Cat.*, VIII, 1, trad. Ernout.
3. *H. Ph.*, II, 13, 10-V, 1, 10-VI, 3, 1. Cf. Sellge, *Ibid.*, p. 68, 72, 74.

graphiques comme celles du livre XLII (c. 3) ou les descriptions géographiques. A travers les fragments des *Histoires* de Salluste et le résumé de Justin apparaissent les traces d'une *retractatio* sur la géographie de la Sicile[1]. Ailleurs, la démarche de Salluste se reconnaît dans la connexion rigoureuse des faits enchaînés à force de particules : « igitur, hinc, atque, namque » (III, 2, 2 à 7). Elle se reconnaît aussi dans la progression du récit qui s'arrête plus d'une fois pour remonter aux causes, ou qui saute des intermédiaires. Le livre VI finit sur Épaminondas pour annoncer Philippe, mais le livre VII remonte aux origines de la Macédoine ; le livre IX s'ouvre par une apparente digression qui retourne aux origines de Byzance. Les *Histoires Philippiques* vont par une ligne sinueuse ou brisée. Or, dès les premiers chapitres de son œuvre, l'historien de Catilina donne l'exemple de ces mouvements en arrière : « Res ipsa hortari uidetur... supra repetere » (*Cat.*, V, 9). Justin, qui connaissait le texte original de Trogue-Pompée, assure dans sa préface que l'auteur eut le souci de composer ; les digressions, par conséquent, ne sont pas des lapsus, mais l'habitude d'un esprit qui a contracté en lisant un illustre prédécesseur une tendance à revenir souvent des faits particuliers aux idées générales. Autant d'acquisitions, autant d'impedimenta, hélas ! Il semble qu'écrivant entre Salluste et Tite-Live dont les orientations littéraires étaient si différentes, l'auteur des *Histoires Philippiques* ait emprunté aux deux avec le souci de tenir leurs parts égales. De là viendraient ces inconséquences du style qu'on attribue à Justin, mais qui peuvent remonter à l'original ; avant l'abréviateur, l'historien lui-même fut un « Protée du style[2] ». De là, cette contradiction intime dans le plan du grand œuvre : centré comme une monographie de Salluste autour de la Macédoine, embrassant le temps et les espaces comme l'histoire de Tite-Live. Au moins, les ruines en subsistent comme un jalon de cette tradition littéraire qui explique en partie la manière de Tacite.

Quintilien ne cite ni les *Histoires Philippiques* ni leur auteur. Pourquoi ce silence de l'*Institution oratoire* sur une œuvre importante et sur un écrivain que Justin dans sa préface appelle « uir priscae eloquentiae »? Cette éloquence antique pouvait déplaire au maître de rhétorique s'il y retrouvait les phrases sentencieuses et

1. Sellge, *Ibid.*, p. 70, rapproche *H. Ph.*, IV, 1, 1, des *Historiae*, fr. IV, 20.
2. Voir M. Galdi, *De poetica loquendi ratione apud Iustinum* : *Ath.*, 1916, p. 161-167.

la couleur archaïque de Salluste. Il admirait ce grand auteur, mais il voyait en lui un dangereux modèle : « uitanda est etiam illa Sallustiana breuitas et abruptum sermonis genus » (*I. O.*, IV, 2, 45). Surtout, il blâmait les imitateurs qui tombaient dans l'obscurité : « qui praecisis conclusionibus obscuri Sallustium atque Thucydidem superant » (*Ib.*, X, 2, 17). Admirateur de Tite-Live, Quintilien condamne Trogue-Pompée avec les autres émules de Salluste. Au contraire, saint Augustin mentionne Trogue-Pompée dans la *Cité de Dieu* (IV, 6). Or, saint Augustin, dans sa jeunesse, n'avait pour ainsi dire pas lu d'historiens, sauf Salluste que ses études scolaires lui avaient appris à aimer[1]. En le lisant, il avait formé son goût et sa pensée, du moins pour le genre historique. Pour préparer la *Cité de Dieu*, il lui fallut d'autres lectures, mais Salluste conserva la première place et, sans doute, c'est ce goût « sallustien » qui entraîna l'évêque d'Hippone vers Trogue-Pompée. Qui sait même si des mobiles tout personnels ne fortifiaient pas ces tendances littéraires et intellectuelles? Augustin enfant avait pris un pénible contact avec le grec, et cet Homère « amarus puero [2] » ; il était pressé à la fin de sa vie d'accomplir une vaste synthèse de l'histoire humaine et de la pensée chrétienne. Que d'obstacles s'il avait fallu passer par les historiens grecs ! Mais quel soulagement de trouver l'histoire des peuples non romains écrite en latin et réduite aux perspectives morales habituelles au lecteur de Salluste ! Quelle aubaine que de trouver même un abrégé de cette somme ! Et le saint docteur laisse voir la satisfaction qu'il éprouve en utilisant Justin plutôt que Trogue-Pompée : « non latine tantum sicut ille, uerum etiam breuiter scripsit historiam ». C'est ainsi qu'après avoir cité maintes fois Salluste dans les livres II et III de la *Cité de Dieu*, au quatrième livre il utilise Trogue-Pompée. Qu'il cite l'abrégé au lieu du texte original importe peu, car c'est bien une grande perspective sallustienne qu'il emprunte. Vision d'un État primitif et pacifique, bouleversé un jour par l'énergie d'un conquérant [3]. Le père de l'Église en conclut que les entreprises guerrières sont un vaste brigandage : « grande latrocinium », conclusion qui ne s'écarte ni de Salluste ni de Trogue-Pompée, bien au contraire. Voilà donc l'omission de Quintilien compensée par la bénédiction

1. Cf. H.-I. Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, p. 19, 131-132, 417-419.
2. *Confessions*, I, 14.
3. *Ciu. Dei*, IV, 6. ; *H. Ph.*, I, 1.

augustinienne : et l'héritage d'une réflexion énergique donne encore son prix à l'abrégé de l'œuvre disparue.

Michel RAMBAUD.

VI

L'UNITÉ DE L'ŒUVRE VIRGILIENNE

PAR Mlle A. GUILLEMIN
Monitrice de travaux pratiques à la Sorbonne

Même une lecture superficielle révèle que la poésie de Virgile n'a cessé de progresser vers un art de plus en plus élevé. Mais sa pensée profonde nous échappe souvent. Non seulement il prend plaisir à la dissimuler, à ne la trahir que par des allusions et surtout par la direction de ses poèmes, mais il l'enveloppe de formes symboliques ou conventionnelles dont le lecteur ne perce le secret qu'à la longue. Il l'exprime même parfois avec une telle réserve que nous n'en sommes vraiment informés que par Horace, son ami intime.

Les *Bucoliques* sont de charmants poèmes où toute la grâce alexandrine est en fleur. Mais déjà quelques pensées y annoncent la gravité romaine et témoignent que la détresse d'une époque douloureuse avait touché Virgile. Plus tard cette fraîcheur de jeunesse disparaît, sauf en un endroit, point délicat de la carrière du poète, dont les critiques ont cherché à découvrir le secret. Une information, peut-être historique, peut-être légendaire, veut que la finale des *Géorgiques* ait été jadis un éloge de Gallus, lequel aurait été, lors de la disgrâce de ce gouverneur d'Égypte, supprimé et remplacé par l'épyllion d'Aristée qui y figure aujourd'hui. Sur cet accident, nous ne sommes pas sûrement fixés ; cependant l'épyllion tendrait à lui donner quelque crédit. Il est certain que s'y trouvent réunies toutes les caractéristiques de l'alexandrinisme que les *Bucoliques* montrent déjà atténuées par un goût plus austère, et dont les quatre livres des *Géorgiques* ne gardent aucune trace. Cet épyllion n'aurait-il pas été tiré des cartons du poète pour figurer en cet endroit, œuvre de jeunesse que l'acci-

dent nous aurait conservée et qui représenterait pour nous avec beaucoup de vraisemblance ces poèmes de débutant qu'on a voulu en vain reconnaître dans le *Ciris*, le *Culex*, la *Copa*, etc...?

Ce groupe, *Bucoliques* et épyllion d'Aristée, correspond à la première période de la production de Virgile, qui se termine vers la trentième année. Le poète appartient alors au cercle cisalpin de Pollion, un milieu politique et intellectuel très informé, dont la quatrième Bucolique reflète l'idéal, qui est celui de l'ensemble de la société romaine à cette époque. L'espoir renaît par instants ; à la fin, on attend d'Auguste l'apaisement et le relèvement, les sibyllines courent, prophétisant le retour du bonheur, le commencement de la grande année, le règne de Saturne, l'homme vivant de loisirs sur une terre complaisante qui subvient à tous ses besoins sans lui demander aucun effort. Telles sont précisément les promesses de la quatrième Bucolique.

Puis, vers sa trentième année, Virgile médite un poème didactique consacré à la vie rustique dont la résurrection préoccupe Auguste. Virgile, rural de naissance, passionné pour la terre de son enfance, sent jaillir en lui l'inspiration d'une œuvre bien différente de celles auxquelles se sont attachés chez nous les noms de Louis Racine et de Saint-Lambert, non pas manuel d'enseignement versifié, mais poème d'enthousiasme et d'amour, plein de sa tendresse pour le sol italique beau et bon, fécond et sain. Il avait non pas un modèle, mais un entraîneur dans Lucrèce, dont il avait lu et relu le *De natura rerum*, comme en témoigne toute son œuvre. Lucrèce raconte avec émotion à son lecteur la joie de ses nuits sereines, employées à exposer ce sombre système d'Épicure, où il avait cru retrouver pour le monde la joie et la sécurité. Avec la même confiance, la même foi, Virgile se tournait vers les campagnes d'où il espérait voir sortir le renouveau. A eux deux, Lucrèce et Virgile ont créé le poème didactique que les huit cents vers des *Travaux et des jours* d'Hésiode ne laissaient pressentir que de loin, que l'époque alexandrine avait essayé, mais sans l'amener au delà des vers agréables d'Aratus, genre romain qui s'efforça pour la première fois sans grand succès de renaître dans notre littérature française au XVIII^e^ siècle.

Hésiode mit cependant le poète à l'œuvre et c'est par une imi-

tation lointaine de ses *Travaux* que commencent les *Géorgiques*[1]; mais elles ne tardent pas à leur tourner le dos. Dès l'abord, Virgile renie l'idéal des *Bucoliques*. La raison d'être et la tâche de l'humanité apparaissent au livre I (121 et suiv.), tout autres que Virgile les concevaient précédemment. Il vient d'exposer la série des travaux et des soucis qui forment le tissu continu de la vie de l'agriculteur et veut en donner la raison : « C'est, dit-il, le Père lui-même — tel est le nom d'amour et d'adoration par lequel Jupiter est désigné tout le long des *Géorgiques* — qui a voulu que la voie de la culture ne fût pas aisée, qui le premier a fait travailler la glèbe avec méthode, éveillant par les soucis les esprits des mortels et ne souffrant pas que ses sujets s'engourdissent dans une lourde léthargie. »

Il explique ensuite comment, sous le règne de Saturne, les hommes attendaient paresseusement de la terre des biens dont la conquête ne leur coûtaient aucune peine. Mais Jupiter les avait faits pour une meilleure destinée ; il mit ordre à cette vie de loisir ; il doua d'un venin perfide les sinistres serpents, les loups de la férocité, la mer de son agitation ; l'homme fut obligé de conquérir son droit à la vie heureuse (1, 130 et suiv.). Les *Géorgiques* sont l'histoire du monde sous le règne de Jupiter ; histoire laborieuse et douloureuse ; la lutte est de toutes les heures et, pour désigner la culture, le poète emploie les verbes *imperare, domare, subicere*, car elle est une conquête. C'est le prix dont se paient les joies de la vie et son honneur ; la terre soumise fournit le nécessaire ; la nature humaine se perfectionne et s'élève dans cette simple existence rustique qui la garde des vices (2, 458 et suiv.) :

labor omnia uicit
improbus et duris urgens in rebus egestas (1, 145-146).

Ainsi se réalise la loi de miséricorde qui lie la noblesse de la création à l'accomplissement de la tâche humaine ; l'homme relève de lui-même et de Dieu.

Cette théorie a deux adversaires auxquels il est facile de voir que Virgile pense en l'exposant, et à qui il s'efforce de donner un démenti. Hésiode connaît comme lui la loi du travail, seulement à ses yeux elle atteste non pas la bonté, mais la jalousie des dieux ;

1. J. Bayet, *Les premières Géorgiques de Virgile* : *Rev. de phil.*, 1930, p. 128-150, 227-247.

il l'explique à son frère Persès : « Les ayant cachées aux hommes, les dieux ont gardé pour eux les commodités de notre vie ; tu aurais pu facilement en un jour travailler assez pour avoir, restant ensuite oisif, le nécessaire pour une année entière ; puis tu aurais suspendu le gouvernail au-dessus de l'âtre ; plus de besogne pour les bœufs et les mulets infatigables ; mais Zeus a caché son secret, irrité dans son cœur parce que Prométhée l'avait trompé par son esprit retors ; ainsi prépara-t-il pour les hommes des douleurs affligeantes (*Travaux*, 42-49). » Virgile a reconnu dans la loi du travail la main bienfaisante du créateur ; Hésiode n'y voit qu'un châtiment de l'ὕβρις humaine.

De l'explication de Lucrèce, Virgile ne se satisfait pas davantage. Au livre V du *De natura rerum*, il décrit les conquêtes successives de la civilisation. L'homme doit triompher à la fois de sa propre faiblesse et de la cruauté d'un monde ennemi ; il est seul, sans secours, sans aide, sans conseil. Ce livre V contient les plus belles pages dont la poésie ait fait hommage à l'énergie humaine ; mais, tandis qu'elle lutte, les dieux sont là-bas, très loin, insouciants et se reposant dans la paix des intermondes. Chez Virgile, au contraire, tout se passe sous l'œil et avec l'aide de Dieu. En dépit de l'épicurisme qu'on lui prête parfois sur des bases bien fragiles, Virgile a toujours eu des relations étroites avec le Portique ; il croit à la présence perpétuelle du maître de l'univers dans la création.

C'est une vieille croyance dans l'humanité, à laquelle l'Égypte attachait déjà une très grande importance, que tous les jours ne sont pas indifféremment propres à toutes les tâches. Le poème des *Travaux* contient dans sa finale un passage qui a contribué à lui faire donner son titre. Hésiode y apprend à son frère Persès comment il doit, tenant compte de la sagesse des nations, répartir les occupations rustiques dans la durée d'une lunaison : « Observant soigneusement les jours qui viennent de Zeus, enseigne-les diligemment à tes serviteurs selon leurs propriétés (765 et suiv.). » Suivent une cinquantaine de vers qui apprennent à Persès que le onzième et le douzième jour du mois sont les plus propres à la moisson, que le treizième porte malheur à l'ensemencement, que le sixième convient pour châtrer les chevreaux, etc... Ces superstitions, auxquelles il serait difficile de trouver un fondement scientifique ou même logique, ressemblent à celles qui ont jeté un dis-

crédit, dans notre monde moderne, sur le vendredi et le treizième jour du mois.

Virgile a conservé une trace de ces propriétés des vingt-huit jours de la lunaison dans les vers 1, 276 et suiv., mais réduites à celles de trois jours ; il tient d'ailleurs à ne pas en laisser la responsabilité à Jupiter ; c'est la lune, *ipsa luna* (276), qui préside à ces fantaisies. Quelques vers plus loin (351 et suiv.), s'inspirant d'Aratos, il énumère les signes annonciateurs des époques de l'agriculture, qui avertissent le paysan des accidents atmosphériques intéressant ses cultures ; la formule d'introduction de ce second chapitre est certainement calculée pour l'opposer au précédent :

atque haec ut certis possemus discere signis
aestusque pluuiasque et agentes frigora uentos,
ipse Pater statuit quid menstrua luna moneret,
quo signo caderent Austri, quid saepe uidentes
agricolae propius stabulis armenta tenerent (351-355).

Ipse pater répond ici à *ipsa Luna* du vers 276, et *luna* au vers 353 n'est plus qu'un instrument aux mains de la divinité.

Dieu interviendrait-il personnellement pour venir en aide à l'agriculteur exposé aux incertitudes de l'atmosphère? Non, certes ; il laisse la nature agir selon les tendances et les propriétés dont il l'a douée. Virgile s'explique clairement sur ce point. Il vient de décrire l'agitation des corbeaux annonçant le retour du beau temps et les présages qu'ils donnent du haut de leur nid (1, 410 et suiv.) ; il ajoute : s'ils agissent ainsi, « du moins à mon avis, ce n'est pas qu'ils aient un génie divin ni une sagesse supérieure à la nôtre, accordée par le destin ; mais, quand le temps et l'humidité changeante de l'atmosphère ont pris d'autres voies et que l'air s'humecte de vapeur grâce aux Austers, il épaissit ce qui auparavant était subtil et raréfie ce qui était plus épais ; alors les mouvements de la sensibilité se transforment ; elle en a d'autres à ce moment qu'au temps où le vent amenait les nuées ».

Le système de la pensée virgilienne est donc apparent dans les *Géorgiques* : le monde gouverné par un dieu Providence intelligent et bon qui veut l'achèvement de sa créature par le travail et par l'épreuve. Il la guide à son but comme à travers un voile, sans révélation miraculeuse, par un système de forces insérées

dans la nature et dont l'intelligence est la grâce propre à l'agriculteur. Ainsi se motive la foi du poète en la pureté de la vie agricole, dans sa confiance en la terre bonne payeuse, comme le dit Cicéron (*Cat. Maj.* 51), et le salaire est proportionné au travail.

Lorsque Virgile passa des *Géorgiques* à l'*Énéide*, son ambition s'était agrandie, mais sa pensée restait la même : la divinité vivait parmi les hommes et les employait à son œuvre : l'avènement de Rome apportait aux nations le message de la Paix, *Pax Romana;* tel est le don qu'elle leur offrirait, telle était sa mission dans le monde antique.

A la fin du livre VI, Anchise, dans le séjour des bienheureux où il est parvenu, le prédit magnifiquement à son fils :

> *tu regere imperio populos, Romane, memento;*
> *haec tibi erunt artes pacique imponere morem,*
> *parcere subiectis et debellare superbos* (6, 851 et suiv.).

Ces mots sont une seconde renonciation à l'idéal des *Bucoliques;* il ne s'agit pas de jouir paresseusement des dons du ciel, mais de les conquérir. Ces dons doivent parvenir au monde par le canal d'Énée, instrument choisi par Jupiter.

Cet instrument est tout d'abord bien inégal à sa tâche ; Énée, par sa nature, n'est pas un dieu, il n'est même pas un héros. Les huit premiers livres nous mettent sous les yeux ses défaillances et les efforts par lesquels, de proche en proche, Jupiter travaille à le relever, et les quatre derniers seulement nous le montrent en possession de ses forces et répondant par son énergie à l'appel d'en haut. L'*Énéide* est fort claire sur le mode des événements qui réaliseront cet appel ; le discours par lequel Jupiter répond dans le livre I (254 et suiv.) aux inquiétudes de Vénus est le sommaire anticipé du contenu de l'*Énéide* et de l'histoire qui se déroulera à sa suite jusqu'au règne d'Auguste ; la volonté suprême de Jupiter se réalisera, celle de se donner un peuple de vertu et d'énergie propre à résister à la dépravation du luxe carthaginois que protège Junon, à la faire sombrer sous ses coups lors des guerres puniques ; en face de cette volonté inébranlable du destin, Junon personnifiera les événements qui lui sont contraires et Vénus la docilité qui secondera son déroulement ; on reconnaîtra l'achèvement de l'œuvre divine, l'avènement définitif de la paix, à la ré-

conciliation dans les sphères célestes des deux frères dont la fondation de Rome avait fait des ennemis :

Remo cum fratre Quirinus
iura dabunt (1, 292-293).

Ces vers, d'une si haute signification, ont trop longtemps passé inaperçus, et cependant Horace s'était fait, comme en plusieurs autres endroits, l'exégète fort clair de Virgile ; il les commente dans l'épode 7, 17 et suiv. :

sic est; acerba fata Romanos agunt
scelusque fraternae necis,
ut immerentis fluxit in terram Remi
sacer nepotibus cruor.

Pour les comprendre à notre tour, il faut nous souvenir d'un état d'esprit devenu très fréquent à Rome, du moins dans la société cultivée, et dont Cicéron offre le premier exemple (*De officiis*, 3, 41) et aussi de la vieille légende de la fondation. Après que son frère, favorisé par les auspices, eut tracé autour de la ville future le sillon du fondateur qui la consacrait aux dieux, Rémus le franchit d'un saut ; ce saut sacrilège insultait les dieux ; ils demandaient vengeance ; Romulus leur offrit son frère en victime de réparation. Plus tard, les progrès de la civilisation donnèrent lieu à la légende de se renverser : le geste de Romulus devint celui de Caïn, et Rémus fut une innocente victime. Une seconde légende vint se greffer sur la précédente : les luttes dans lesquelles depuis un siècle les Romains s'entr'égorgeaient étaient le châtiment de ce péché originel. Si donc les deux jumeaux, nourrissons de la louve, s'étaient réconciliés, c'est que les guerres civiles avaient pris fin et que la paix était rendue au monde.

Les grandes lignes du poème ainsi déterminées, Énée prend la première place dans l'épopée virgilienne. Mais, en vérité, il est d'abord un bien pauvre instrument des volontés divines, et Virgile ne l'épargne pas au cours des huit premiers livres de l'*Énéide*. Il faut qu'il apparaisse dans toute sa faiblesse, humilié, déprimé, indécis, reculant devant sa tâche, afin que soit mise en évidence la grandeur de la force qui va le transformer. En face du danger et de la difficulté, il ne trouve que des larmes (1, 92 et suiv., etc...) ; il flotte sans cesse, ne sachant choisir son parti (4, 285 et suiv. ;

8, 18 et suiv., etc...) ; quand Évandre lui fait les propositions les plus avantageuses, il ne répond que par le découragement :

uix ea fatus erat defixique ora tenebant
Aeneas Anchisiades et fidus Achates
multaque dura suo tristi cum corde putabant (8, 520 et suiv.).

Le livre II fait en apparence exception à cette histoire de détresse. Il contient le récit de la prise de Troie, et Virgile avait ses raisons de prêter alors à son héros une noble conduite. Si, en effet, il acceptait pour lui les insuffisances, il écartait tout ce qui aurait été une tache à l'honneur. Or, parmi les légendes, une version existait, selon laquelle Énée et Anténor auraient livré Troie aux Grecs [1] ; les écrivains ecclésiastiques en ont fait usage dans leur polémique contre le paganisme romain (Tert., *Ad nat.* 2, 9). Sur ce point encore, Horace commente et éclaire Virgile. Il écrit dans le *Chant séculaire* (41 et suiv.) :

cui per ardentem sine fraude Troiam
castus Aeneas patriae superstes
liberum muniuit iter.

Énée est innocent (*castus*) et si Troie brûle, c'est sans qu'il soit coupable (*sine fraude*) ; il survit à sa patrie (*superstes*), mais c'est sur l'ordre des dieux. Ces vers résument les événements du livre II de l'*Énéide*, hommage posthume d'Horace à l'ami qui venait de mourir. Au début de ce livre (268 et suiv.), Troie vient d'être prise ; Hector apparaît à Énée et lui donne l'ordre de la quitter et de transporter sur une terre nouvelle les Pénates qu'il lui confie ; Énée répond en se plongeant dans la mêlée. Après la prise du palais de Priam, il rencontre Hélène blottie dans le temple de Vesta ; il se dispose à la tuer (2, 567 et suiv.) ; mais Vénus se montre à lui, lui redit que toute résistance est inutile et le somme une seconde fois de quitter Troie ; il se hâte vers sa demeure, dans l'intention d'obéir et d'emmener les siens vers l'Ida ; au refus que lui oppose Anchise, il oublie de nouveau l'ordre des dieux et s'arme pour retourner à l'ennemi ; Jupiter l'arrête par un miraculeux coup de tonnerre. Tous se mettent en route ; à la sortie de Troie, Créuse disparaît ; Énée retourne à sa recherche dans la ville que les ennemis sont en train de piller ; il y rencontre le fantôme de sa femme

1. Voir C. Pascal, *Enea traditore*, *Riv. di Fil.*, 32, 1904, p. 231 et suiv.